

Rick Bass et l'écriture écologiste

Introduction

Sophie Chaulaic

Bonjour à toutes et à tous ! Bienvenue sur *On R*, le podcast de l'Université Toulouse Jean Jaurès qui vous propose, le temps d'un trajet en métro ou en bus, de tout comprendre sur un sujet de recherche. Je m'appelle Sophie Chaulaic, je suis journaliste et ensemble, nous allons dans cet épisode prendre une grande bouffée de nature. Alors, pas n'importe où : dans les grands espaces nord-américains des États-Unis. Et pas n'importe comment : à travers la littérature écologiste.

Bonjour Claire Cazajous-Augé.

Claire Cazajous-Augé

Bonjour Sophie.

Sophie Chaulaic

Vous enseignez la littérature anglophone et environnement ou environnemental en tant que maîtresse de conférences à l'université Toulouse Jean-Jaurès et vous êtes chercheuse au sein du laboratoire CAS pour *Center for Anglophone Studies* à l'UT2J. Votre dernier ouvrage s'intitule *À la trace, La poétique animalière de Rick Bass*, publié aux Presses de l'École Normale supérieure de Lyon.

Origine de la littérature écologiste

Sophie Chaulaic

J'évoquais à l'instant les États-Unis, Claire Cazajous-Augé, parce que c'est finalement là-bas qu'est née cette littérature écologiste à partir d'un courant qui est l'écriture de la nature. Alors quand est-il né, ce courant, et comment est née ensuite la littérature écologiste ?

Claire Cazajous-Augé

On estime que le père fondateur de l'écriture de la nature, et plus largement de l'écriture et de la littérature environnementale, c'est Henry David Thoreau qui

vivait dans le Massachusetts, donc la Nouvelle-Angleterre, au milieu du dix-neuvième siècle. Il est l'héritier de toute une pensée américaine, transcendentaliste, notamment de son grand mentor Emerson, mais Thoreau est connu pour plein de textes.

Il y en a un qui a beaucoup marqué la culture et la littérature étasunienne, c'est *Walden*. C'est un texte dans lequel il parle d'une expérience qu'il a vécu pendant deux ans, où il s'est retiré dans les bois et il a vécu comme un ermite dans une cabane qu'il dit avoir construite de ses mains. Et il a vécu autant que possible en harmonie avec la nature, a cultivé ses propres haricots et a observé la nature en général autour de lui.

C'est un essai naturaliste, mais aussi un journal intime. C'est ce récit qui est vraiment envisagé comme le départ de cette littérature-là où l'humain n'est plus au centre, c'est vraiment la nature non-humaine qui n'est pas qu'un cadre aux activités des hommes, mais vraiment une entité à part entière.

Sophie Chaulaic

Quelque chose de vivant, quelque part.

Claire Cazajous-Augé

Absolument, et qui a des intérêts propres, qui dépasse les intérêts que les hommes peuvent avoir pour elle. Les intrigues ne sont pas centrées autour des humains. Parfois il y a une bataille entre des fourmis rouges et des fourmis noires. Et l'intrigue est là. Elle est dans cette bataille entre les fourmis, ou dans une rencontre avec un huard sur le lac de Walden. Cette rencontre prend l'étoffe d'une intrigue littéraire. Mais encore une fois, il n'y a pas d'homme. C'est juste un observateur qui est là et qui rappelle sa présence. Cela a donné naissance à ce genre-là, qui a ensuite donné beaucoup d'importance aux États-Unis.

Caractéristique de l'écriture écologiste

Sophie Chaulaic

Quelle est la caractéristique de l'écriture écologiste, à partir de ce courant qu'est l'écriture de la nature ?

Claire Cazajous-Augé

L'écriture de la nature est vraiment un genre particulier, un genre propre aux États-Unis, en tout cas très fort là-bas, qui est un genre de littérature hybride

où, comme *Walden*, il y a de l'histoire naturelle, une partie autobiographique, parfois des pensées philosophiques, parfois un peu de fiction. Cela se mélange beaucoup, mais c'est souvent anthropocentré quand même. Même si on essaie autant que possible de montrer l'intérêt de la nature, il y a toujours l'importance de l'expérience humaine, de la nature. Que fait le narrateur ? Que fait le philosophe ?

L'écriture environnementale est plutôt un courant qu'un genre. Il ne s'agit pas uniquement de raconter l'expérience humaine, mais aussi d'évoquer, grâce à l'écriture poétique et littéraire, les processus naturels, les rythmes des animaux, essayer d'envisager à quoi ressemble le point de vue d'un animal également. Une autre grande différence serait que l'écriture de la nature est plutôt de la non-fiction alors que la littérature environnementale englobe aussi les écrits de fiction.

Les animaux dans la littérature écologiste

Sophie Chaulaic

Justement, vous avez travaillé dans votre recherche sur la fiction dans la littérature écologiste et plus particulièrement sur les animaux. Qu'est-ce qui vous intéressait dans la faune de la littérature ?

Claire Cazajous-Augé

Quand j'ai commencé mes études, je me suis assez vite rendue compte qu'il y avait des animaux partout dans la littérature américaine. Il y a *Moby Dick*, bien sûr. Après, on a étudié plein de romans, de poèmes, de pièces de théâtre, et je voyais qu'il y avait beaucoup d'animaux partout, mais ils étaient peu étudiés. Souvent, dans les écrits ou les articles de recherche, ils étaient envisagés comme des symboles ou des métaphores pour les comportements humains, les histoires humaines. Donc je me suis intéressée à cela : est-ce que les animaux ne servent pas à autre chose ?

C'est aussi pour des questions d'intérêt personnel pour la nature autre qu'humaine que j'ai eu envie de concilier cela. En parlant avec des enseignants à l'époque, j'ai découvert le courant de la littérature environnementale que je ne connaissais pas et tous les champs critiques qui sont associés : l'écocritique, l'écopoétique, la zoopoétique, il y a tout un champ.

J'ai décidé de me concentrer sur les animaux parce qu'il faut bien se concentrer sur quelque chose ! Il y en avait tellement de variété, je savais que le corpus pourrait être assez évident, donc je me suis intéressée aux animaux non-humains, principalement aux animaux dits « sauvages », mais pas uniquement :

aussi les animaux d'élevage, les animaux de compagnie, les insectes, les animaux urbains également.

Alors je ne me suis pas encore trop intéressée aux animaux qui vivent en nous comme des bactéries, mais pourtant il y a plein de choses à dire là-dessus. On vit avec eux, ils vivent en nous... mais peut-être plus tard !

Œuvre de Rick Bass

Sophie Chaulaic

Alors l'auteur qui vous a tapé dans l'œil, c'est Rick Bass. On l'évoquait dans le titre de votre livre. Comment les animaux existent-ils dans l'œuvre de Rick Bass ?

Claire Cazajous-Augé

Alors c'est pareil, ils sont partout. C'est un auteur qui vit dans le Montana depuis les années quatre-vingt, donc il y a toute la faune que l'on peut avoir dans notre imaginaire là-bas : des grizzlis, des loups, la grosse faune, la mégafaune, mais également beaucoup d'oiseaux, beaucoup d'insectes, ses chiens de chasse. Il a notamment dédié un livre à Colter, un de ses chiens de chasse préféré avec qui il a vécu des choses très fortes. C'est un très beau texte que je recommande, et pas qu'aux amoureux des chiens. C'est un texte d'amitié superbe et de coopération inter-espèces vraiment fabuleux. Donc les animaux sont partout. Ils sont parfois dans le décor, ils sont évoqués juste tels quel : un vol d'oiseau qui passe, un mammifère ou un rongeur qui traverse un champ ou la forêt devant lui.

Très souvent également, les animaux sont recherchés. C'est l'objet de la quête des récits, de fiction ou non-fiction, quand il raconte lui-même ses expéditions dans les forêts du Montana ou des récits de vie de personnages fictionnels, ils sont tous en quête d'un animal. Ce n'est pas tellement comme *Moby Dick*, un animal qui est nommé dont on veut se venger car il nous a blessé, mais l'envie d'aller voir un animal dont on a vu les traces autour de sa maison. Plusieurs fois on a vu son ombre, on a senti son odeur ; ils sont animés par ce désir de trouver et de rencontrer l'animal, et pas uniquement pour le tuer. Ses personnages sont souvent des chasseurs, c'est vrai, mais aussi beaucoup de personnages veulent simplement voir, rencontrer, échanger un moment, même bref, avec un animal.

Sophie Chaulaic

Vous me disiez en préparant ce podcast que le lecteur ou la lectrice peut même

être un peu frustré parce que parfois la rencontre ne se fait pas avec l'animal, elle est suggérée et espérée pendant tout le livre et elle n'arrive pas.

Claire Cazajous-Augé

Souvent dans ses nouvelles, tout le récit est construit autour de cette attente. Un personnage identifie des traces d'un animal, il va les déchiffrer comme dans un roman policier. C'est vraiment la même chose : repérer des traces, identifier, « le sang a séché, donc il est passé là, peut-être il y a deux jours. Là je vois une touffe de poils accrochée à un tronc d'arbre. Donc c'est un ours qui a dû se gratter, il est passé par là ». Les odeurs, toutes ces choses-là sont déchiffrées, analysées, sans que l'animal soit vu en entier encore. Cela dure plusieurs pages. Donc l'attente grandit. Parfois on sait aussi que l'animal a été blessé et les traces de sang augmentent. Est-ce qu'il va mourir ? Est-ce qu'il va retrouver l'animal mort ou blessé et encore vivant ? Cela suscite plein de questions. Puis quand arrive le moment de la rencontre, c'est un motif qui revient souvent, soit la rencontre est décevante, juste « Oui, c'est un gros ours », ou alors on ne voit pas l'animal. Par exemple, on ne le voit pas parce que c'est un jour d'hiver et la neige tombe et recouvre les traces. Les traces sont perdues et il faut rentrer chez soi.

Cela peut être un peu décevant, mais ce que j'ai développé dans mes recherches, c'est que ce n'est pas juste pour jouer avec les attentes du lecteur, c'est aussi un procédé éthique. Finalement on ne voit pas l'animal, on le voit juste par les traces qu'il laisse, soit ce qu'il veut bien nous laisser parce il y a des animaux qui ont cette capacité aussi de donner le change, ou alors c'est fait de manière involontaire. En ne montrant pas l'animal, cela nous dit que les humains ne pourront pas toujours comprendre, conquérir, dompter le monde non-humain, il leur échappera. Il faut faire preuve d'humilité et apprendre à laisser aller, laisser faire. Et se défaire de cette volonté que l'on peut avoir, cette espèce d'instinct du chasseur qu'on a de devoir attraper, même si c'est juste une saisie intellectuelle et pas forcément enlever la vie de cet animal. Cela nous apprend aussi à nous mettre en retrait et laisser les animaux, pour le dire de manière très simple, vivre leur vie et rester sur leur territoire sans qu'on essaie d'annexer ce territoire.

Sophie Chaulaic

Je voudrais que vous me disiez un mot également Claire Cazajous-Augé, sur le style d'écriture de Rick Bass, qui est aussi particulier et propre à l'écriture poétique.

Claire Cazajous-Augé

Il a écrit quelques poèmes, il a travaillé aussi avec un groupe de musique. Ils ont fait des enregistrements où il a écrit des textes également, mais c'est principalement de la prose. Comme chez beaucoup d'autres auteurs, il va mettre des procédés poétiques : des rimes internes, des jeux de syntaxe, des jeux rythmiques, des jeux sonores dans son écriture. C'est là où on voit que le but de son écriture n'est pas simplement de représenter la nature, de la décrire, c'est aussi essayer avec l'écriture poétique d'évoquer quelque chose, des rythmes des animaux. C'est quelque chose qui n'est pas mimétique...

Sophie Chaulaic

C'est presque une incarnation.

Claire Cazajous-Augé

Il y a quelque chose de cela, sans prétendre néanmoins que l'écriture peut recréer le monde non-humain. Ce serait une forme d'emprise et de saisie, et j'ai l'impression que ce n'est pas ce que veut faire Rick Bass, quand j'analyse son écriture. Il cherche plus à évoquer, essayer de nous faire approcher quelque chose de la nature et des rythmes de la nature et notamment des expériences des animaux auxquels nous n'aurons jamais accès.

Je peux vous donner un exemple. Malgré nos désirs de voler, les humains ne pourront jamais voler. N'essayez pas ça chez vous. À moins de prendre un avion. Je me suis aidée d'autres chercheurs qui ont travaillé sur l'écriture des styles des animaux. Je me suis intéressée beaucoup aux structures verbales parce que les verbes décrivent une forme d'immédiateté, de rapport au monde. On n'est pas dans les noms qui sont très conceptuels peut-être, ni dans la nomination, qui nous rappellent un peu aussi cette appropriation dans la Bible, on nomme, donc on possède, mais quelque chose de plus vif, de plus immédiat, à l'aide de verbes.

Par exemple, quand il veut décrire des rapaces, leur vol circulaire, il va y avoir beaucoup de verbes à la forme « ing », donc à la forme progressive en anglais, qui vont montrer ce côté répétitif. Plus que le verbe, c'est cette forme gérondive progressive qui va montrer cette circularité, cette répétition.

Et au contraire, si on compare cela avec la description de vol d'insectes, il va souvent avoir recours à des verbes monosyllabiques ou conjuguer une accumulation pour montrer un peu ce vol erratique comme on peut imaginer les mouches voler, etc.

Il y a une vraie différence aussi selon les espèces, mais aussi parfois selon

chaque individu animal. Un loup et un autre loup n'auront pas la même façon exacte de se rapporter au monde. Il y a vraiment une attention à ce style d'espèce, mais aussi à des styles individuels d'animaux.

Écriture écologiste et militantisme

Sophie Chaulaic

On pourrait en parler pendant des heures. Tout de même, j'ai une dernière petite question qui me trotte dans la tête : est-ce qu'on pourrait dire que la littérature environnementale ou écologiste est militante, ou en tout cas que leurs auteurs sont militants ?

Claire Cazajous-Augé

Je défends cette idée-là. Ce n'est pas forcément un militantisme frontal. À la fin de son ouvrage *Les forêts du Maine*, Thoreau disait qu'il fallait créer des espaces protégés. Il ne parlait pas encore de parc naturel, mais cela a donné lieu ensuite à cela. Cette pensée-là de Thoreau a influencé par la suite des hommes politiques, d'autres philosophes.

La littérature écologiste en général, en nous donnant accès à d'autres façons de voir le monde, en nous montrant d'autres intérêts, pas que ceux des humains, mais aussi toute la richesse d'autres espèces de la vie des plantes, parce que je parle des animaux, mais on pourrait aller beaucoup plus loin que cela, de montrer la vulnérabilité aussi de cette nature que l'on détruit par nos actions humaines...

Il y a une forme de sensibilité qui se crée aussi, et une envie de donner une conscience écologique au lecteur. C'est dans la forme, mais parfois, c'est tout simplement avec des descriptions, des rapports entre des personnages entre eux ou avec des animaux, comment ils se comportent avec eux. Parfois ce sont des comportements qui sont vus comme des contre-modèles, mais aussi des relations plus éthiques vers lesquelles on pourrait tendre. Il y a une véritable proposition de monde qui se fait de manière détournée, soit par des récits de vie, des récits de rencontres, ou alors des récits qui finissent de manière un peu frustrante peut-être pour les lecteurs, mais aussi dans l'écriture avec l'adoption de point de vue. On essaie d'adopter le point de vue d'un animal ou montrer comment il vit, comment il perçoit le monde. Essayer d'imaginer cela nous aide à nous décentrer un petit peu.

Il me semble que c'est l'essentiel quand on est dans une crise de l'anthropocène comme aujourd'hui : prendre conscience qu'il n'y a pas que les intérêts des humains qui comptent, loin de là.

Recommandation de lecture

Sophie Chaulaic

Changer de point de vue ! Claire Cazajous-Augé, on a envie de vous demander un conseil de lecture, évidemment, puisqu'on arrive à la fin de ce podcast. Quels conseils donneriez-vous ? Je dis « lecture », mais si vous en avez un autre, bien évidemment, vous pouvez le suggérer à celles et ceux qui nous écoutent sur ce beau sujet.

Claire Cazajous-Augé

Je vous conseille un ouvrage récent et très court qui est sorti il y a deux ans, en deux-mille-vingt-deux. C'est un ouvrage d'une chercheuse française, historienne de l'art qui s'appelle Estelle Zhong Mengual. Elle a fait plusieurs ouvrages, mais celui dont je voudrais vous parler s'appelle *Peindre au corps à corps : les fleurs et Georgia O'Keefe*. C'est un texte court mais passionnant sur une relecture d'une certaine partie de l'œuvre de Georgia O'Keefe qui est celle des tableaux de fleurs en gros plan que vous avez certainement déjà vu, ou peut-être pas. Ces tableaux ont souvent été analysés comme des symboles de sexe féminin. Si vous regardez, vous allez comprendre assez rapidement cette analyse, mais elle essaie d'aller au-delà de cela. Cela montre aussi, je pense, la manière dont une perspective environnementale sur l'art peut totalement changer notre point de vue sur l'œuvre d'un artiste.

Ce qu'elle propose, c'est que ces fleurs pourraient avoir été peintes du point de vue des pollinisateurs. Un point de vue en gros plan sur ces fleurs qu'on s'apprête à polliniser. Parce que leurs vies dépendent des fleurs, ce ne sont plus des symboles de beauté ou de fragilité, ou de la sexualité féminine, mais ce sont aussi des corps signifiants pour d'autres êtres, notamment les pollinisateurs. Est-ce que vous permettez que je lise quelques mots ? Donc c'est la toute fin, désolée, je vous divulgâche, comme on dit !

« Sur une toile de O'Keefe les fleurs sont bien des fleurs, mais ça ne veut plus dire ce qu'on pensait. Cela veut dire qu'elles ne sont plus ni signifié humain, ni strictes formes anatomiques suivant la dichotomie moderne où nous étions coincés. Les fleurs sont bien des fleurs, c'est-à-dire bien des corps, mais des corps signifiants, porteurs de leur propre sens autochtone. C'est désormais par le rayonnement propre de ses puissances, par ses relations qui la tissent aux autres vivants dont nous faisons partie, qu'elle peut prendre place parmi nos autres formes de symboles, dans la constellation des figures qui habitent notre univers intime, affectif et mental collectif. »

ON R : Rick Bass et l'écriture écologiste

C'est un peu intense ce que je vous lis, mais je vous le conseille. Il se lit très facilement et c'est une très belle relecture de l'histoire de l'art d'un point de vue environnemental et sur d'autres vivants que nous.

Sophie Chaulaic

Cela fait du bien aux oreilles.

Remerciements

Sophie Chaulaic

Merci beaucoup Claire Cazajous-Augé d'avoir accepté notre invitation.

Claire Cazajous-Augé

Merci beaucoup de m'avoir invitée.

Sophie Chaulaic

ON R est une production de l'Université Toulouse Jean Jaurès, portée par le Centre de promotion de la recherche scientifique, le service Communication et le Pôle Production – Le Vidéographe de la Maison de l'Image et du Numérique de l'UT2J. Réalisation Cédric Peyronnet du Pôle Production– Le Vidéographe. *ON R* est diffusé sur *Miroir* le webmédia de l'Université Toulouse Jean-Jaurès et est accessible via le site www.univ-tlse2.fr de l'université et vous pouvez bien sûr retrouver *ON R* sur les différents comptes de l'UT2J et sur les plateformes numériques.